

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

FUNÉRAILLES
DE
M. BERGAIGNE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le lundi 13 août 1888.

DISCOURS
DE
M. ALFRED MAURY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est cruellement éprouvée depuis quelques années ! Encore un coup qui vient de la frapper et un coup des plus douloureux. L'un de ceux qu'elle avait, il n'y a pas longtemps, appelés dans son sein, M. Abel Bergaigne, lui a été enlevé par une mort inopinée. Un affreux accident a mis fin à ses jours, alors qu'il était dans toute la force de l'âge, dans toute la

plénitude de son activité ! Parti pour le midi de la France, où il était allé chercher dans les Alpes quelques instants de distractions et de repos, après une année de labeur continu, nous comptions le revoir plus dispos et mieux préparé que jamais à reprendre sa vie d'études. Au lieu d'un confrère auquel nous eussions serré affectueusement la main, c'est un cadavre qui nous est arrivé !

En l'absence du président et du vice-président de notre Compagnie, j'ai été désigné pour adresser à l'homme qu'entouraient notre profonde estime et notre vive sympathie, un dernier adieu. Moi, l'un des plus anciens, des plus vieux membres de notre Académie, j'ai le triste devoir de parler sur la tombe d'un confrère qui semblait destiné à vivre bien des années après que j'aurais disparu.

Abel-Henri-Joseph Bergaigne était né à Vimy (Pas-de-Calais), le 31 août 1838. Son père était attaché au service de l'Enregistrement et des Domaines, et conformément à une tradition qui s'observe chez bien des familles de cette honorable administration, notre regretté confrère suivit d'abord la profession paternelle. Dans le concours qui y donnait accès, il fut admis le premier et occupa quelque temps un emploi dans l'Enregistrement. Mais malgré la capacité pour ces fonctions dont il donnait des preuves, il se sentit entraîné ailleurs. Il avait fait d'excellentes études classiques ; il éprouvait un goût décidé pour les belles-lettres et surtout pour la poésie. Sa mère, devenue veuve et dont il était l'idole, ne voulut pas contrarier sa vocation. Il vint à Paris, et, cherchant une source plus fraîche et plus féconde d'inspiration de son génie poétique, il se tourna du côté de l'Inde. Grâce à des traductions, les

chefs-d'œuvre de la littérature sanscrite commençaient à trouver des admirateurs dans notre monde lettré. Mais Abel Bergaigne n'était pas homme à se contenter de versions, où s'affaiblissaient nécessairement la conception et la forme originales; il entendit apprendre à fond le sanscrit, cette langue si riche et si puissante qui occupe aujourd'hui un des premiers rangs dans la philologie orientale. Il eut la chance de rencontrer un maître, M. Hauvette-Besnault, dont le savoir à la fois solide et modeste songeait plus à faire des élèves dignes du pays qu'à se créer à soi-même une bruyante réputation. M. Hauvette-Besnault, qu'une mort soudaine a enlevé aux lettres orientales, quelques semaines seulement avant M. Bergaigne, communiqua à son jeune élève ce besoin de rigueur et ce culte de la grammaire indispensables à celui qui veut devenir un vrai philologue. Bergaigne n'avait vu tout d'abord dans les créations littéraires de l'Inde que l'éclat de l'imagination et l'originalité attachante de la forme. Introduit plus avant dans le sanctuaire des études sanscrites, sa curiosité fut éveillée par les questions multiples que soulèvent les plus anciennes compositions religieuses et poétiques de l'Inde. Il s'était, au début, occupé du drame indien; il avait lu et relu cette célèbre pièce de *Sacountala*, qui charmait déjà en Europe les dilettanti de l'art théâtral; il entreprit d'en donner une nouvelle traduction, où tout le parfum de la composition hindoue fût conservé. Mais un ouvrage de plus haute importance pour l'histoire et pour la langue attira bientôt presque exclusivement ses méditations, le Rig-Véda, cet antique recueil d'hymnes qui est le monument le plus vénérable du brahmanisme. Quand Bergaigne

commençait à approfondir l'intelligence de ce livre sacré, c'était le moment où les ouvrages religieux de l'Inde, étudiés auparavant dans leur forme extrinsèque, devenaient l'objet d'un examen plus sévère et d'une discussion plus serrée. Tandis que les uns reprenaient, avec les exigences de la critique nouvelle, l'étude du bouddhisme, d'autres, et Bergaigne fut de ceux-là, se mirent à fouiller jusqu'aux racines des Védas. Notre confrère lit marcher de front des investigations sur la langue et le style du Rig-Véda, sur sa métrique, sur son mode de composition et sur le panthéon dont les hymnes des anciens richis nous révèlent l'origine et le développement. Il jeta une lumière inattendue sur le caractère de ces divinités, sur les rites, la liturgie des sacrifices dont les hymnes marquent les diverses phases et qui sont étroitement liés à la conception de ces divinités mêmes, s'élevant contre l'abus que l'on avait fait du rapprochement de la mythologie védique avec celles des peuples indo-européens. C'est ce qui nous a valu plusieurs des premières productions de notre savant confrère. Je me contenterai de citer : *l'Arithmétique mythologique du Rig-Véda*, les *Dieux souverains de la religion védique* et la *Religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda*. Par l'examen attentif et lumineux qu'il poursuivit des hymnes du Rig-Véda, Bergaigne changea notablement les idées qu'on se faisait de la forme primitive des chants religieux des Aryas et de la date des morceaux qui nous les ont transmis. Ces travaux ont placé Bergaigne au nombre des indianistes éminents; en même temps qu'ils transformaient la connaissance de la mythologie védique, ils nous apportaient des notions plus exactes et plus précises de l'idiome

et de la forme dans lesquels sont composés les hymnes dont d'autres orientalistes s'attachaient à donner un texte plus correct. Rappelons son *Étude sur le lexique du Rig-Véda*, ses dissertations sur le classement et les divisions de ce même livre sacré, ses observations sur les dates qu'on avait voulu attribuer à divers hymnes du recueil. Tout récemment encore, dans nos séances, nous écoutions avec autant de profit que d'intérêt, de nouvelles remarques qu'il nous communiquait sur ces sujets difficiles et où il faisait preuve d'une connaissance consommée des Védas.

La langue sanscrite est, vous le savez, Messieurs, la sœur aînée de nos langues classiques. Son incomparable grammaire, son inépuisable vocabulaire, ont répandu d'appréciables clartés sur la formation et l'histoire du grec et du latin. Il était donc utile que l'enseignement de cet idiome prît place dans nos Facultés des lettres. Il n'avait été longtemps représenté que par le seul cours du Collège de France, auquel demeurent attachés les impérissables noms de Chézy et d'Eugène Burnouf. L'Université comprit que son enseignement supérieur ne devait pas exclure la langue dont l'étude parachève celle du grec et du latin, et Bergaigne, reçu docteur ès lettres, a eu l'honneur d'inaugurer à la Sorbonne cet enseignement nouveau, auquel, grâce aussi à lui, une place légitime était faite dans l'École pratique des hautes études. Notre regretté confrère a fait comprendre, par une brochure justement remarquée (*La place du sanscrit et de la grammaire comparée dans l'enseignement universitaire*, 1886), les services que devaient rendre à la philologie classique les leçons qui

lui étaient confiées. En présence des résultats si précieux auxquels les études indiennes conduisent, notre Académie pensa que ces études devaient être représentées dans son sein plus largement qu'elles ne l'avaient été par le passé. Notre illustre confrère, feu Adolphe Régnier, l'avait dit avec autorité, et il communiqua sa conviction à notre Compagnie. Aussi, après avoir appelé à elle notre savant confrère M. Senart, voulut-elle s'agréger Abel Bergaigne, qui avait été notre lauréat. En 1873, il avait remporté le prix sur la question suivante : *Étude comparative sur la construction, dans les langues aryennes, particulièrement en sanscrit, en grec, en latin, dans les dialectes germaniques et dans les langues néo-latines*. Bergaigne fut élu membre titulaire le 6 février 1885. Il n'était pas plus tôt assis parmi nous qu'il nous apportait son actif concours pour l'appréciation et l'intelligence de ces précieuses inscriptions de l'Indo-Chine dont M. Aymonier a doté la philologie orientale. Entre les textes épigraphiques en sanscrit, en khmer et en quelques autres idiomes transgangétiques dont beaucoup appartiennent à l'ancien empire de Ciampa, il en est qui éclairent d'une manière inattendue l'histoire des religions, des littératures et la chronologie des dynasties de l'extrême Orient. Bergaigne est un de ceux grâce auxquels nous pouvons faire usage de ces curieux monuments épigraphiques, et son travail sur les inscriptions sanscrites du Cambodge, qui a enrichi notre Collection des *Notices et Extraits*, demeurera un des titres scientifiques les plus importants de notre regretté confrère.

C'est assez vous dire, Messieurs, tout ce que notre Compagnie, tout ce que les lettres savantes perdent avec Abel

Bergaigne : un professeur expérimenté qui avait simplifié l'enseignement de la langue sanscrite (*Manuel pour étudier la langue sanscrite*), un philologue plein de sagacité et aussi exercé que sûr, qui était sans égal pour le maniement de tout ce qui touche au Rig-Véda (*Quelques observations sur les figures de rhétorique dans le Rig-Véda, — Syntaxe des comparaisons védiques dans les Mélanges Rénier*). Ajoutons que nous perdons dans Abel Bergaigne un confrère parfait, dont le commerce était plein de douceur et de charme. Cœur ouvert et âme tendre, il avait été de bonne heure frappé dans ses plus intimes affections; il avait vu mourir la jeune épouse qu'il chérissait et l'enfant né de son union. Il était resté seul, demandant à l'étude, cette grande consolatrice des sages, un adoucissement à sa douleur.

Messieurs, réunis autour d'une tombe qu'une sorte de fatalité semble avoir ouverte, fortifions-nous dans la pensée, par le noble exemple que nous laisse Bergaigne, que la vie est un bien précaire, qui n'acquiert de valeur qu'autant que nous la consacrons à être utile à nos semblables, au culte de la vérité, à la science, qui élève l'intelligence et la met au-dessus des misères et des tribulations de ce monde.

Adieu, Bergaigne, adieu!
